

Aujourd'hui, vous trouverez certainement que c'était de la folie de risquer sa vie pour des stupides écritures. Mais à cette époque, chaque chose, chaque petit sabotage était important.

Hiver 1941. Un dimanche matin, j'ai eu comme mission de monter en haut du Sacré-Coeur et de lancer des tracts à la sortie de la messe. C'étaient des feuilles blanches imprimées en grosses lettres noires en allemand et en français "Vive la France, à bas l'occupant; la France vaincra". Il faisait très froid et je crois que je tremblais de peur plus que de froid. Mais contente d'avoir réussi.

Nous avions tous les trois des rencontres une fois par semaine. Un jour, nous avons été dénoncés, certainement par un voisin. Nous avons été arrêtés par deux allemands.

Après avoir fait des fouilles dans la chambre et rien trouvé, ils ont fait des fouilles sur nous; les deux hommes avaient sur eux des tracts, moi je n'avais rien, mais je devais les accompagner. Ils nous ont fait monter dans une traction, les deux hommes en premier et moi la dernière. Mon manteau était coincé dans la portière; les allemands n'avaient rien remarqué. Pour ma chance, je portais un gros manteau qui avait été cousu dans un tissu militaire et teint en marron, mais le chef de la cellule qui était assis à côté de moi s'en est aperçu. Au premier tournant, il m'a donné un grand coup et je suis tombée hors de la voiture. Je n'ai jamais compris comment les allemands ne m'ont pas cherchée. Heureusement, il faisait déjà très sombre, c'était l'hiver. J'avais les genoux en sang, tout me faisait mal. J'avais du mal à marcher et

j'avais peur qu'on me remarque. Je me suis rendue chez un ami d'enfance à mon père, Monsieur Strasman qui était marié avec une non-juive allemande. Cet homme devait être notre tuteur à Marcel et à moi, si mes parents devaient être arrêtés. J'ai reçu des soins et un peu de repos et Madame Strasman m'a reconduit à la maison. J'ai dû inventer une longue histoire pour ma mère. Les deux jeunes à qui je dois la vie ont été fusillés; on a trouvé sur eux des tracts.

A la suite de cette arrestation, il fallait éviter tout contact pendant un certain temps. Je souffrais beaucoup des genoux. Il n'y avait plus de médecin juif. Nous avions bien trop peur des médecins non-juifs; ils avaient ordre de déclarer chaque visite d'un juif, ce qui permettait d'arrêter les pauvres malades. Donc pas de soins.

Mais la vie devait continuer; je ne pouvais pas me reposer. Je devais aller au cours, m'occuper des colis de Joël, aller aux visites chez Alfred.

Les F.T.P. ont repris contact avec moi; j'ai eu différentes petites missions sans grande importance.

Nous étions toujours plein d'espoir et nous étions persuadés que l'année 1942 serait la fin de notre cauchemar, mais hélas...

1942. J'ai passé mes examens et j'ai eu mon diplôme. Les F.T.P. m'ont demandé d'aller travailler dans un atelier de fourrures, je devais me présenter comme mécanicienne,

je n'avais jamais vu une "surjeteuse" machine spéciale pour coudre la fourrure. J'ai dit que je savais coudre. Je devais surtout faire du petit sabotage, faire des coutures

défectueuses, passer une lame à travers les grosses bobines de fil, voler des aiguilles de surjeteuses, qui étaient presque introuvables. Toutes ces petites choses retardaient les livraisons et c'était notre but. Quand ma situation devenait trop dangereuse, je quittais. On m'envoyait dans un autre atelier ou je refaisais les mêmes sabotages.. J'ai travaillé dans trois ateliers différents. Pour mes parents, je travaillais dans un atelier de couture. Ils étaient très contents que je gagne un peu d'argent.

Les allemands avaient besoin de plus en plus de vêtements de fourrure pour le front russe. Ils donnaient des autorisations spéciales aux juifs qui étaient du métier, des Ausweis.

Nous aussi, nous étions de plus en plus actifs.

Je vivais toujours sous tension; personne dans mon entourage ne devait être au courant de mes activités.